

— *Que signifie tout ceci ? Est-ce un guet-apens ?*  
(Page 1931).

C. I.

LIVRAISON 249



— Donc, fit-il, votre cœur m'appartiens encore, ma chère Brigitte ?

— Certainement, Mathieu !... Et je n'ai pas non plus oublié la promesse que je vous ai faite au sujet de votre frère... Je pense toujours à le sauver...

— Auriez-vous appris quelque chose de nouveau à ce sujet ? interrogea Mathieu, voyant que le visage de la jeune femme avait tout à coup pris une expression grave et préoccupée.

Brigitte se mit alors à lui relater sa rencontre avec Dubois ainsi que la conversation qu'elle avait eue avec lui.

— Dubois ? murmura le jeune homme en hochant la tête avec un air méfiant. C'est lui qui vous a promis de vous remettre de tels documents ?

— Oui... Mon oncle m'a dit que cet homme est au courant de la plupart des détails du complot qui a coûté la liberté à votre frère...

— Quant à ça, je n'en doute pas... Mais ce qui est absolument certain, c'est que ce Dubois est un aventurier en qui il serait fort imprudent d'avoir confiance... Un jour, il a vendu à ma belle sœur des documents qui auraient peut être pu sauver mon frère, mais, durant la nuit suivante, ces documents disparurent mystérieusement du tiroir où ils avaient été enfermés... Je ne sais si Dubois a joué un rôle dans ce vol, mais je crois que ce ne serait pas lui faire grande injustice que de considérer cette hypothèse comme entrant dans le domaine des choses possibles... De toute façon, je ne voudrais pas me fier à lui...

A ces mots, Brigitte devint toute pâle.

— Vous me faites peur, Mathieu ! s'écria-t-elle. Ah ! ce serait vraiment trop horrible si cet homme m'avait trompée !... Il m'a formellement promis de m'apporter des documents établissant la preuve de l'innocence de votre frère.

— Est-ce qu'il vous a demandé de l'argent pour cela?

— Oui... Et je lui ai déjà donné un acompte... Tout l'argent qui me restait à Monte-Carlo.

Mathieu Dreyfus jeta un coup d'œil vers l'horloge.

— A quelle heure doit-il venir? s'enquit-il.

— A trois heures...

— Dans quelques minutes, par conséquent... Nous allons voir.

Brigitte ne répondit pas et baissa la tête, absorbée par le doute angoissant que les paroles de Mathieu venaient de faire naître dans son esprit.

Peu à peu, le café se remplissait de monde. Il ne restait presque plus de tables libres et une grande rumeur de voix s'élevait dans la vaste salle. Les deux jeunes gens ne disaient plus rien et demeuraient immobiles, les yeux fixés sur la porte de la rue.

Un quart d'heure s'écoula... une demi-heure... une heure...

L'espion n'apparaissait toujours pas!

La nervosité de Mathieu augmentait de plus en plus. Brigitte se sentait toute confuse et elle devait faire des efforts surhumains pour contenir ses larmes.

— Il est évident qu'il ne viendra pas ! s'exclama-t-elle tout à coup. Et dire que, cette fois, j'étais persuadée de ce que j'allais pouvoir faire quelque chose pour votre frère!

— Il ne faut pas vous chagriner pour cela, ma chère Brigitte... L'innocence de mon frère sera quand même démontrée d'ici peu... La petite escroquerie dont vous avez été victime m'a procuré la joie de vous revoir et je rentrerai à Paris avec la satisfaction de vous avoir entendu dire de vive voix que votre affection pour moi est encore existante.

— Oui, Mathieu... Vous avez raison... Moi aussi, mal-

gré tout, je me sens contente et presque heureuse... Notre amour aussi finira bien par vaincre et triompher!... J'ai le pressentiment de ce que tout finira bien!

## CHAPITRE CCLXXXII.

### L'ACCUSATION

Tout de suite après sa visite chez Mathieu Dreyfus, le colonel Picquart s'était rendu au ministère de la guerre où il se fit annoncer au général Boisdeffre.

Ce dernier l'accueillit avec la plus extrême froideur:

— Il faudra que vous restiez à notre disposition, colonel, lui dit-il.

— Je suis à vos ordres, mon général, répondit l'officier en fixant sur son chef un regard anxieux et interrogateur.

— Vous ne devez vous éloigner de Paris sous aucun prétexte. m'avez-vous compris? poursuivit Boisdeffre.

— Ce qui signifie que je dois me considérer comme une espèce de prisonnier sur parole! répondit le colonel sur un ton d'amère ironie.

— Exactement! fit Boisdeffre avec un accent glacial.

— Et puis-je vous demander, mon général, pour quelles raisons l'on estime nécessaire de prendre de telles mesures à mon égard? Que serait-il donc arrivé durant mon absence de Paris?

— Le colonel Esterhazy a formulé une plainte contre vous... Il vous accuse de vous être rendu coupable de

graves indiscretions et d'avoir révélé plusieurs secrets militaires...

— Esterhazy! s'écria Picquart qui devint pourpre de fureur. Et vous ajouteriez foi aux accusations d'un homme comme lui?... Cela est vraiment inouï, mon général!... Cela dépasse toutes les bornes!... Je ne comprends plus!... Et sur quoi, s'il vous plait, se basent les accusations d'Esterhazy?

— Les motifs se trouvent inclus dans la dénonciation, répondit Boisdeffre avec indifférence.

Picquart dut faire un effort indicible pour garder son calme.

— Je ne suis en aucune façon coupable de ces fautes, mon général, affirma-t-il après une courte pause.

Boisdeffre haussa les épaules.

— Le colonel Henry vous accuse également, dit-il sur un ton sévère. La commission d'enquête a déjà été chargée de s'occuper de l'affaire...

— Henry?... Le colonel Henry n'a pas eu honte de s'allier avec l'ignoble Esterhazy pour me combattre par les armes de la calomnie et du mensonge?... Il faudra qu'il m'en rende raison!

— Ceci sont des considérations personnelles qui ne m'intéressent en aucune façon...

— Soit!... Mais ne doutez pas, mon général, de ce que je saurai me défendre devant mes juges!... Je ne suis pas du tout disposé à me laisser prendre dans une souricière comme ce malheureux Dreyfus!

Boisdeffre fronça les sourcils.

— Que voudriez-vous dire, colonel? gronda-t-il.

— Je parlerai quand le moment sera venu, mon général! En attendant, je peux toujours dire que je dispose d'un témoin qui est en mesure de démontrer que le document sur lequel on s'est basé pour condamner le capi-

ment forgé par le colonel Henry!

Le général fixa sur son interlocuteur un regard étonné et, durant quelques instants, il le considéra avec un air perplexe.

— Ah?... Fit-il. Vous avez un témoin à votre disposition? Et qui serait-ce? Se trouve-t-il à Paris, votre témoin?... Pourrait-il être interrogé tout de suite?

— Non... Il est en ce moment à Tunis, mais il arrivera à Paris dans quelques jours...

— Voulez-vous me dire son nom?

— C'est Madame Amy Nabot...

Boisdeffre éclata de rire et, posant une main sur l'épaule de Picquart, il s'exclama avec un accent de commisération :

— Un témoin de ce genre ne vous servira pas à grand chose, mon pauvre ami!... Vous devriez bien comprendre que les juges ne pourront pas ajouter foi aux déclarations d'une...

Un geste indigné du colonel coupa la parole au général. Mais après une courte pause, ce dernier reprit :

— La chose est suffisamment claire, colonel! ...Tout le monde sait que cette femme a été la maîtresse d'Esterhazy et d'Henry... Tous deux l'ont successivement abandonnée et il est facile de comprendre qu'elle désire se venger!

— Je tiens à vous faire remarquer, mon général. qu'Amy Nabot m'a fait ses déclarations sous la foi du serment...

— Ceci ne signifie rien du tout... Une femme de cette espèce est toujours prête à jurer n'importe quoi pourvu qu'on la paie bien!... Je vous conseille de ne pas aggraver votre cas en vous lançant dans une intrigue aussi périlleuse, colonel!

Ces paroles du général Boisdeffre produisirent une impression des plus pénibles sur le colonel Picquart qui

répondit avec amertume :

— Décidément, je vois que l'on veut à tout prix me perdre, parce que l'on craint trop que je réussisse à faire triompher la justice et la vérité!

— Vous auriez dû comprendre depuis longtemps que votre obstination à vouloir défendre la cause de Dreyfus vous attirerait des ennuis! remarqua le général avec ironie.

— Permettez-moi de m'expliquer avec franchise, mon général... Vos paroles me donnent le droit de supposer que vous appartenez, vous aussi, au groupe des calomniateurs d'Alfred Dreyfus... Qu'avez-vous à répondre à cela?

Le général Boisdeffre eut un geste de colère et il devint rouge jusqu'à la racine des cheveux. Mais il sut se dominer et il dit froidement :

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, colonel!

— Ça ne fait rien, mon général !... Je saurai néanmoins défendre la cause de l'innocent qui a été sacrifié et je suis convaincu de ce que je vaincrai un jour ou l'autre!

Boisdeffre eut de nouveau un rire sarcastique.

— J'en doute fort, colonel! dit-il.

— Nous verrons bien!

— Vous feriez beaucoup mieux de penser à votre avenir... Songez que vous êtes sous le coup d'une accusation des plus graves et de laquelle peut dépendre votre honneur de soldat et de citoyen...

— Mon honneur n'est pas en danger, parce que tout mon passé démontre que je suis un honnête homme et un bon Français!

Boisdeffre se mordit les lèvres et hocha la tête, détournant son visage pour éviter le regard du colonel.

Il s'en suivit une courte pause.

Puis la voix du général s'éleva de nouveau, avec un

accent âpre et hostile.

— Je n'ai plus rien à vous dire, fit-il. Vous pouvez vous retirer...

## CHAPITRE CCLXXXIII.

### LA LUTTE CONTINUE

Malgré la défaite qu'il avait essuyée devant le palais du Cheikh Abd-el-Rahman, le capitaine Rieur ne voulait pas s'avouer vaincu et il se mit à penser plus sérieusement que jamais au moyen d'arracher Amy Nabot des mains de son ravisseur.

Ivan Ivanovitch était resté en surveillance dans le voisinage du somptueux palais et il surveillait le prince en le suivant chaque fois qu'il se rendait à Tunis.

Trois jours plus tard, le détective vint rejoindre le capitaine et lui annonça que le Cheikh devait assister à une réunion de grands seigneurs arabes qui allait avoir lieu dans une oasis du désert.

— L'un de ses serviteurs, qui m'a informé de ceci expliqua le Russe, m'a dit que le Cheikh emmènera quelques unes des plus belles femmes de son harem pour les montrer à ses amis. Ceci me fait supposer qu'Amy Nabot accompagnera Abd-el-Rahman en qualité de favorite.

Le capitaine avait écouté avec grande attention.

— Sacrebleu! s'exclama-t-il. Ceci est une circonstance merveilleusement favorable pour tenter un grand coup, mon cher Ivan Ivanovitch!

— C'est bien ce que je pensais... Mais je ne vous ca-

che pas que je prévois que l'entreprise va être très difficile parce que le prince voyage toujours avec une nombreuse escorte de gens fort bien armés... Il ne faut donc pas songer à le vaincre uniquement par la force... Ce ne sera qu'au moyen d'une grande astuce que nous pourrions éventuellement réussir...

L'officier réfléchit un moment, se demandant quel serait le meilleur moyen de surprendre le Cheikh. Il était évident qu'il serait indispensable de procéder avec la plus grande prudence afin d'éviter d'éveiller des soupçons.

— Il vous est déjà arrivé plusieurs fois de vous déguiser en Bédouin, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Certainement ! répondit le détective.

— Alors, vous devez déjà avoir une certaine expérience de ce rôle et vous ne risquerez pas de commettre de bévues... Il me semble que si nous nous déguisions en Arabes, nous pourrions sans doute nous approcher des hommes d'Abd-el-Rahman de façon à pouvoir les attaquer à l'improviste après avoir acquis la certitude de ce qu'Amy Nabot se trouve parmi les femmes faisant partie de l'expédition...

— Oui, mais ce sera une aventure bien périlleuse, capitaine !... Nous pourrions bien y laisser notre vie !

— Je ne crains pas le danger et je sais que vous ne le craignez pas non plus, Ivan Ivanovitch !... Maintenant, il ne vous reste plus qu'à chercher de savoir avec exactitude le jour et l'heure où la caravane doit se mettre en route.

— Certainement, capitaine... Comptez sur moi.

Les deux hommes se levèrent et descendirent dans le hall de l'hôtel où ils trouvèrent James Wells.

Rieur s'empressa de le mettre au courant de ses nouveaux projets. L'autre l'écouta avec intérêt, puis, fi-

nalement, il laissa échapper une exclamation d'enthousiasme.

— Bravo!... C'est une idée merveilleuse! s'écria-t-il. Cette aventure me séduit et je vous demande la faveur de me permettre de venir avec vous!

— Merci! répondit le capitaine en lui serrant la main. Ton aide nous mettra en mesure d'atteindre plus rapidement notre but.

— Et cette fois, nous réussirons, mon cher ami!

Le détective russe prit congé des deux hommes et il sortit de l'hôtel juste à l'instant où le général Leclerc y entra.

Ce dernier serra cordialement la main de Rieur et de James Wells en s'exclamant :

— Si je ne me trompe, vous êtes en train de combiner un nouveau plan de campagne, n'est-ce pas?

— Vous avez bien deviné, mon général! répondit l'officier.

— Serait-il indiscret de vous demander quelles sont vos intentions?

Le capitaine le mit alors au courant de ce qui venait d'être projeté.

Le général Leclerc fronça les sourcils avec un air préoccupé.

— Avez-vous pensé au danger que vous allez courir? interrogea-t-il.

— Nous sommes résolus à ne reculer devant aucune espèce de danger, répondit le capitaine Rieur. Nous ne pouvons pas tolérer que ce prince arabe enlève des femmes françaises pour les sequestrer dans son harem!... J'espère que vous ne me refuserez pas votre appui et que vous voudrez bien m'accorder quelques jours de congé pour que je puisse mettre mon projet à exécution, mon général.

Leclerc réfléchit un moment, puis il répondit :

— Je vous accorde très volontiers la permission dont vous avez besoin, parce que je n'ignore pas que la présence de cette femme à Paris est indispensable pour que le colonel Picquart puisse réussir à démontrer l'innocence du malheureux capitaine Dreyfus... Mais je vous conseille d'être prudent, capitaine Rieur!

— Je le serai, mon général, n'en doutez pas!... Je saurai faire honneur à l'armée française!

#### CHAPITRE CCLXXXIV.

### PICQUART DEMANDE SATISFACTION

L'avocat Leblois se porta à la rencontre du colonel Picquart en lui tendant la main avec un geste d'affectueuse cordialité.

— Déjà de retour à Paris, colonel? s'exclama-t-il. Comment allez-vous?

— Bien... Et vous, cher maître?

— Je dois vous avouer que votre transfert m'avait causé une certaine inquiétude... Mais je suis content de vous revoir et de constater que mes craintes n'étaient pas justifiées...

— Elles l'étaient peut-être plus que vous ne le croyez, Monsieur Leblois!

— Vraiment?... Que voulez-vous dire? demanda l'homme de loi en fronçant les sourcils. Est-il arrivé quelque chose de nouveau?

— Oui!... On m'a rappelé à Paris pour répondre d'un manquement à la discipline!

— Un manquement à la discipline?... Vous?... Ceci me paraît à peine croyable, mon cher colonel!

— Et pourtant, ce n'est malheureusement que trop sérieux!... Le colonel Esterhazy m'a dénoncé au Commandement Général, m'accusant d'avoir violé des secrets militaires.

L'avocat sursauta violemment et s'écria :

— Comment?... Cette canaille a osé porter une semblable accusation contre vous?

— Oui...

— Et, que prétend-il donc, ce misérable?

— Je ne le sais pas au juste, répondit Picquart en haussant les épaules. Je suppose qu'il doit avoir brodé quelque chose autour des soupçons dont j'ai fait part à Mathieu Dreyfus concernant l'authenticité plus que douteuse du document sur lequel on s'est basé pour faire condamner son frère.

— Et ceci serait un secret militaire, d'après lui?

— Il y a encore un autre côté de la question, mon cher ami!... Figurez-vous que le colonel Henry a également eu l'audace de m'accuser et...

— Vous désirez lui demander compte de cet acte, n'est-ce pas?

— Évidemment!... C'est précisément pour cela que je suis venu vous voir... J'espère que vous ne refuserez pas de me servir de témoin... Plusieurs de mes collègues ont refusé de me rendre ce service parce qu'ils craignent de paraître se mettre en opposition avec leurs supérieurs.

Maître Leblois était au comble de l'indignation.

— Vos collègues sont des pleutres! gronda-t-il entre ses dents.

— Acceptez-vous d'être mon témoin?

— Assurément !... Mais il faudra en trouver un se-

cond.

— C'est vrai... Et je ne sais pas à qui m'adresser.

— Attendez!... Je vais m'en charger moi-même... Voilà!... Bernard Lazare est précisément l'homme qu'il nous faut!

— Bernard Lazare?... Le journaliste qui a écrit des articles contre Esterhazy?

— Justement...

— Mais je ne le connais pas personnellement!

— Cela n'a aucune importance... Je le connais moi et cela suffit... Il acceptera certainement d'être votre second témoin.

— Merci, cher maître!... Je ne saurais dire à quel point je vous suis reconnaissant!

— De rien, mon cher ami!... Ce soir même, j'irai chez Bernard Lazare et nous irons demander satisfaction à Henry.

— Quand me ferez-vous savoir quelque chose?

— Ce soir, colonel...

Les deux hommes se serrèrent la main et le colonel Picquart sortit de l'étude de l'avocat.



Le colonel Henry venait de rentrer chez lui quand on lui annonça la visite de deux messieurs : l'avocat Leblois et le journaliste Bernard Lazare.

Après avoir réfléchi un instant, il donna à son domestique l'ordre de les faire entrer dans son cabinet de travail et, quelques instants après, il apparut devant eux.

Tous deux étaient vêtus de sévères redingotes noires et tenaient à la main des chapeaux haute forme.

Très calme en apparence, Henry s'inclina silencieusement devant les deux visiteurs.

— Que désirez-vous Messieurs ? leur demanda-t-il. Mais asseyez-vous, je vous en prie.

— Ce n'est pas nécessaire répondit sèchement l'avocat. Pour dire ce que nous avons à dire, nous pouvons très bien rester debout.

— Comme vous voudrez... Veuillez donc m'exposer le motif de votre visite.

— Nous sommes venus, au nom du lieutenant-colonel Picquart, pour vous demander satisfaction d'une offense grave que vous lui avez faite en l'accusant devant ses supérieurs.

— Je suis prêt à donner satisfaction au colonel Picquart, répondit Henry en s'inclinant légèrement.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de désigner vos témoins ?

— Tout de suite.

Le colonel Henry réfléchit un instant, puis il écrivit deux noms sur une feuille de papier qu'il remit à l'avocat.

— Merci, dit simplement ce dernier.

Et les deux témoins du colonel Picquart s'en furent sans rien ajouter.

Resté seul, Henry se mit à marcher nerveusement à travers la pièce, tenant la tête basse et le dos voûté.

Devait-il réellement se battre en duel contre Picquart?... Cela pouvait être fort dangereux si ce dernier choisissait le pistolet, car il était connu comme étant un des plus habiles tireurs parmi tous les officiers de l'Etat-Major.

Une sueur froide perlait au front de l'officier.

Il n'était pas réellement un lâche, mais, depuis qu'il était marié avec Louise, et surtout depuis que celle-ci attendait un enfant, il tenait plus que jamais à la vie.

Par contre, étant officier, il ne pouvait guère se refuser à se battre en duel, puisqu'il s'agissait d'une ques-

tion d'honneur.

Toutefois... s'il avait tenté... non pas pour lui, certainement, mais pour l'enfant qui allait venir au monde...

Il réfléchit pendant environ une demi-heure, puis il mit son manteau, prit son képi et se disposa à sortir.

Mais au moment où il traversait l'antichambre, il entendit sa femme qui l'appelait.

— Où vas-tu, Robert? lui demanda Louise.

— Il faut que je sorte un moment... Je serai bientôt de retour.

— Et que te voulaient ces deux messieurs qui sont venus tout à l'heure?

Henry hésita un instant.

— Que voulaient-ils? insista la jeune femme en s'avançant vers son mari et en lui posant la main sur le bras.

— Rien de très important, ma chérie... Je t'expliquerai cela plus tard... Maintenant, laisse-moi... Je suis un peu pressé...

Mais Louise ne voulait pas le laisser partir et, le regardant fixement dans les yeux, elle reprit avec un accent alarmé :

— Dis-moi la vérité, Robert!... Je vois bien qu'il a dû se passer quelque chose de grave, parce que tu es tout pâle et tu sembles très agité.

— Non, ma petite Louise... Tu te trompes... Je t'assure que ce n'est rien...

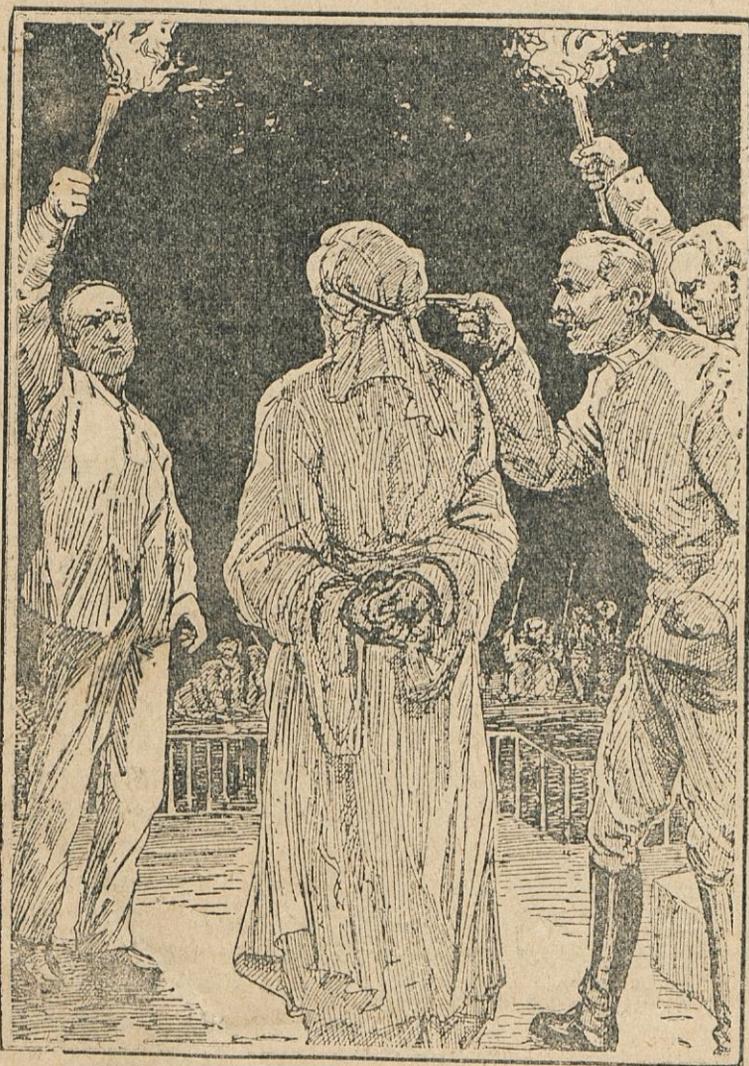
— Robert!... Tu me caches quelque chose!

— Calme-toi, ma chérie... Au revoir... À tantôt!

Ce disant, l'officier mit un baiser sur le front de sa femme et sortit rapidement.

Dès qu'il fut hors de la maison, il prit une voiture et se fit conduire au ministère de la Guerre.

Vingt minutes plus tard, il pénétrait dans l'antichambre du bureau du général Boisdeffre.



*Ce disant, l'officier empoigna son revolver et en appuya  
le canon sur la tempe du Cheik. (Page 1940).*



Le soldat qui faisait fonction d'huissier lui dit que le général avait ordonné de ne laisser entrer personne, parce qu'il était très occupé.

— Dites-lui que j'ai à lui parler d'une affaire de la plus extrême urgence et qui ne saurait souffrir aucun délai! insista Henry.

Le soldat pénétra dans le cabinet de travail de Boisdreffre et reparut quelques instants plus tard en disant :

— Vous pouvez entrer, mon colonel...

Dès qu'il se trouva en présence de son chef, Henry remarqua que ce dernier avait l'air très ennuyé. D'une voix coupante, il demanda :

— J'espère que vous n'êtes pas venu me déranger pour des niaiseries, colonel!... Comme le planton a dû vous le dire, je suis très occupé en ce moment et je n'ai pas un instant à perdre...

— Excusez-moi, mon général... Mais ce que j'ai à vous dire est réellement très important.

— Eh bien, de quoi s'agit-il ?

— Voici... Il y a environ une heure, j'ai reçu chez moi la visite de deux témoins du colonel Picquart, qui me provoque en duel.

— Et alors?... Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ce duel doit absolument être évité, mon général!

— Pourquoi ?

En entendant cette question, le colonel demeura un moment interdit. Que pouvait-il répondre ?

Il fallait avoir recours à un prétexte plausible, autrement, il aurait fait figure de poltron!

Finalement, il murmura :

— Parce que... Picquart...

— Le lieutenant-colonel Picquart! corrigea le général.

— Oui... Le lieutenant-colonel Picquart est accusé d'une faute qui le déshonore et que, par conséquent, je

ne peux pas me battre avec lui comme avec un égal.

— Ceci n'est pas une bonne raison... Tant que le colonel Picquart n'aura pas été officiellement déclaré coupable de la faute dont il est accusé, vous devrez le considérer comme un égal...

— Dans ce cas, pour éviter ce duel..., je ne sais comment m'exprimer, mon général..., le lieutenant-colonel Picquart pourrait être arrêté aujourd'hui même...

En présence d'un tel cynisme, le général Boisdeffre ne put contenir son indignation, et, fixant sur son interlocuteur un regard méprisant, il s'exclama :

— Je vous défends de continuer, colonel!... Vous avez déjà dépassé les limites de ce qui peut être permis!... C'est trop fort!... Je vous prie de vous retirer immédiatement!... Ce que vous venez de dire n'est pas digne d'un homme qui se respecte!

Ce disant, le général étendit la main vers la porte en un geste impérieux.

Henry sortit la tête basse et sans même saluer son supérieur.

Il ne s'était nullement attendu à un accueil de ce genre et il en éprouvait autant de surprise que d'humiliation.

Le visage empourpré de honte, il traversa l'antichambre et les corridors, regagna la rue et se mit à marcher au hasard, tout droit devant lui, titubant comme un homme ivre.

Le duel était inévitable ! Il allait devoir se battre avec ce maudit Picquart ! Peut-être serait-il tué !

Et il frémissait de terreur à cette idée. N'était-il pas horrible d'avoir une telle affaire sur les bras alors qu'il venait de se marier avec une femme qu'il adorait et que celle-ci allait avoir un enfant !

CHAPITRE CCLXXXV.

DE NOUVEAUX PROJETS.

Max Erwig était en train de s'entretenir avec le Suédois à qui il avait donné rendez-vous dans une taverne des environs de la ville.

Les deux hommes parlaient à voix basse afin que les autres consommateurs ne puissent entendre ce qu'ils disaient. Leni, qui assistait à leur entretien, les écoutait avec angoisse.

Knut Larsen était un homme encore jeune, de carrure athlétique avec des cheveux d'un blond très clair et des yeux d'un bleu de faïence. Après avoir réfléchi un bon moment sur ce que son interlocuteur venait de lui dire, il conclut :

La possibilité de réussir une évasion existe toujours, mais celle d'y laisser sa peau comporte beaucoup plus de chances de probabilité !... Et puis, dans le cas présent, l'unique voie à suivre serait à travers les marécages et vous savez aussi bien que moi que des centaines d'évadés y ont trouvé la mort...

Leni dut faire un grand effort pour retenir un gémissement de désespoir...

— Par conséquent vous êtes d'avis que nous devons renoncer à cette tentative ? balbutia-t-elle.

— Pas nécessairement ! répondit le Suédois. J'ai dit que c'était très difficile et très dangereux, mais malgré tout, on peut réussir si l'on a un peu de chance et beaucoup d'énergie... Si vous voulez, je vais vous exposer mon plan.

— Dites ! chuchota Max Erwig. En quoi consisterait votre plan ?

Le Suédois baissa un peu la voix et répondit :

— Ecoutez-moi avec attention... Il y a dans les marécages des papillons d'une taille phénoménale appartenant à une espèce extrêmement rare et à laquelle les hommes de science de tous les pays se sont intéressés...

— Qu'est-ce que les papillons viennent faire dans notre entreprise ? demanda Max Erwig avec stupéfaction.

— Plus que vous ne pourriez croire... Si je me présentais au commandant du camp en prétendant être naturaliste à la recherche d'insectes rares, j'obtiendrais sans doute l'autorisation de pénétrer dans la région des marais... Naturellement, je devrais me munir des papiers d'identification nécessaires... Une fois que je serais dans les marécages, il ne me serait pas bien difficile de trouver Fritz Luders et de le mettre au courant de notre projet. Je m'occuperai de tout et le fiancé de Mademoiselle devra seulement s'arranger de façon à pouvoir s'éloigner de ses compagnons durant le travail et de venir me rejoindre en un endroit que je lui aurai désigné et où je l'attendrai...

— Et puis ? demanda Leni avec anxiété. Que ferez-vous ensuite ?

— Je le prierai de me ligoter convenablement et je lui donnerai mes vêtements de manière à ce qu'il puisse fuir... Quant à moi, je sais déjà comment je me sauverai. Quant on me trouvera ligoté, je dirai qu'un prisonnier m'a attaqué pour me voler...

— Et si on ne vous croyait pas ?

— Pourvu que je dispose d'une somme d'argent suffisante, je saurai bien faire en sorte que l'on me croie... Leni lui serra la main.

— Feriez-vous réellement cela pour nous ? s'exclama-t-elle.

— Oui... Pourvu que vous me donniez l'argent...

Je voudrais beaucoup retourner dans mon pays, mais je ne possède pas la somme qui me serait nécessaire pour le voyage...

— Ne craigniez rien ! Aidez-moi à sauver mon malheureux fiancé et je vous donnerai tout l'argent dont vous aurez besoin...

— Et quand nous reverrons-nous ? demanda Max Erwig.

— Demain à cette heure-ci... Je pourrai alors vous dire quelque chose de plus sûr. En attendant, je m'occuperai de me procurer les papiers nécessaires pour que je puisse jouer d'une façon plausible mon rôle de naturaliste...

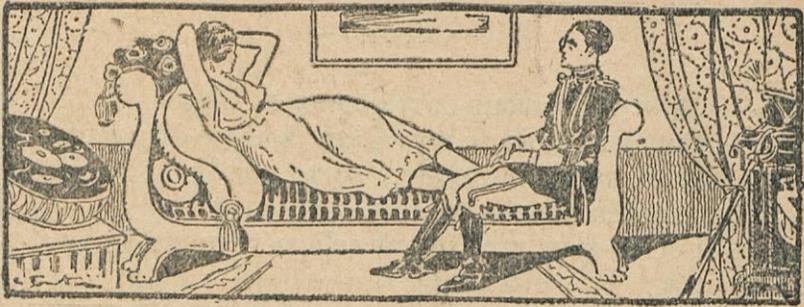
Et le Suédois éclata de rire, appelant le garçon pour payer les consommations.

Quelques minutes plus tard, Max Erwig et Leni se séparèrent de Knut Larsen pour retourner à la maison.

La jeune fille sentait son cœur bondir d'espérance. L'idée de pouvoir rejoindre bientôt son cher Fritz la rendit presque folle d'impatience, de joie et d'émotion.

— Crois-tu que nous réussirons ? demanda-t-elle à son fidèle camarade. Est-ce que tu as confiance dans le pian de ce Suédois ?

— Oui, Leni ! Et prions Dieu qu'il protège ton fiancé ! J'ai le pressentiment de ce qu'il pourra bientôt recouvrer la liberté !



## CHAPITRE CCLXXXVI.

### DANS LE DESERT.

Tandis qu'Ivan Ivanovitch épiait les faits et gestes du Cheik Abd-el-Rahman, afin de chercher à savoir le plus exactement possible ce que l'on préparait pour le voyage qui allait avoir lieu. De son côté, Rieur s'occupait de se procurer tout ce qui serait nécessaire pour s'occuper lui-même et occuper ses amis : des costumes arabes des armes, des munitions et aussi des chevaux habitués à voyager dans le désert.

Trois jours plus tard, le détective se présenta au capitaine et lui annonça que le prince Abd-el-Rahman était parti avec son escorte.

Les trois hommes firent alors leurs derniers préparatifs. Au moyen d'une teinture spéciale, ils obscurcirent le teint de leurs visages et revêtirent les costumes indigènes que le capitaine avait achetés. Accoutrés de cette façon, ils traversèrent la ville sans que personne les reconnaisse.

Ivan Ivanovitch était au courant de l'itinéraire que devait suivre la caravane d'Abd-el-Rahman et, sans hésitation, il guida ses compagnons vers les confins du désert.

Aucun des trois hommes n'était habitué à faire de

semblable voyage, qui comportent des fatigues et des désagrémens que bien peu d'Eropéens seraient capables de supporter, mais leur ferme volonté de réussir à tout prix leur donnait un courage surhumain et ils étaient prêts à toutes les éventualités.

Néanmoins, après qu'ils eurent chevauché pendant cinq ou six heures à travers les sables brûlants du désert, ils commencèrent à se sentir très fatigués et incommodés par la chaleur torride du soleil. Ils éprouvaient une soif ardente et ne faisaient que boire afin de trouver un peu de soulagement dans la fraîcheur de l'eau.

— Quand arriverons-nous ? s'enquit James Wells, durant une halte.

Le détective russe fronça les sourcils et répondit avec un air préoccupé :

— Cela, je ne pourrais pas vous le dire, mon cher ami...

— Vous me paraissez un peu inquiet, mon cher Ivanovitch...

— Effectivement, je ne me sens pas tout à fait tranquille... Ces nuages d'un rouge ardent qui viennent de surgir à l'horizon ne sont pas un très bon présage !

— Craignez-vous une tempête de simoun ?

— Oui... Et vous, Rieur, qu'en pensez-vous ?

— Je prévois aussi que nous allons avoir un ouragan, répondit l'officier. L'air devient de plus en plus lourd et plus chaud...

Quelques instants plus tard, une sorte de nuée grise surgit à peu de distance comme si elle venait de sortir de terre, s'avancant avec une rapidité vertigineuse.

— Couchez-vous par terre ! s'écria Ivan Ivanovitch. Voici déjà les premières raffales et une trombe de sable s'approche de nous !

Les trois hommes se jetèrent à terre, le visage contre le sol, se couvrant le visage avec leurs mouchoirs afin

d'éviter que le sable soulevé par le vent ne leur entre dans la gorge et ne les suffoque.

Les chevaux, guidés par leur instinct, s'étaient également couchés par terre et ils avaient cachés leurs têtes entre leurs pieds de devant.

Et le terrible « simoun » passa sur la petite troupe, soulevant des tourbillons de sable brûlant.



Quand l'ouragan fut passé, le premier qui se releva fut James Wells. Les deux autres imitèrent son exemple et le capitaine Rieur demanda tout de suite de l'eau.

— J'ai soif ! dit-il d'une voix rauque. J'ai l'impression d'avoir avalé du feu !

— C'est le sable, répondit le détective en s'approchant du récipient d'eau qui se trouvait attaché à la selle de l'un des chevaux.

Mais une sourde exclamation s'échappa soudain de ses lèvres.

— La chaleur a fait évaporer le liquide ! s'cria-t-il. Maintenant, nous n'allons même plus pouvoir nous désaltérer !

— Comment allons-nous pouvoir continuer notre voyage dans ces conditions ? dit James Wells en pâlisant.

— Courage ! s'exclama Ivan Ivanovitch en sautant en selle. L'oasis ne doit plus être bien loin et nous y trouverons sûrement des puits.

Personne ne répondit.

Les trois hommes remontèrent à cheval et reprirent leur course à travers l'océan de sable.

Après deux heures de marche, le capitaine Rieur poussa un cri de joie.

— Regardez ! s'exclama-t-il. L'oasis ! On voit déjà les palmiers !

— Espérons qu'il ne s'agit pas d'un mirage ! murmura le détective en regardant dans la direction que l'officier venait d'indiquer.

Heureusement, c'était bien l'oasis où les chefs arabes devaient se réunir. Encore vingt minutes de galop et les trois voyageurs allaient arriver à la lisière de cette espèce d'île de verdure qui s'élevait au milieu des sables du désert.

— Et maintenant, nous allons devoir commencer la comédie ! s'exclama Ivan Ivanovitch. Il va falloir que nous usions de la plus grande prudence, autrement nous nous mettrions en danger de nous faire tuer par ces canailles !

Les Arabes les avaient déjà aperçus et ils les regardaient venir sans manifester aucun étonnement.

Ils se trouvaient presque tous étendus sur le sol, se reposant des fatigues du voyage. De nombreuses sentinelles montaient la garde autour du campement.

Le capitaine Rieur et ses deux amis se dirigèrent immédiatement vers un puits et se désaltérèrent copieusement. Après quoi ils donnèrent à boire à leurs chevaux.

— Installons nous ici, dit le détective. Il vaut mieux ne pas trop nous faire remarquer.

James Wells déroula la toile de la tente et se mit en devoir de la monter. Quand ce fut terminé, les trois voyageurs s'étendirent sur une natte en laissant échapper un soupir de soulagement.

Finalement, ils allaient pouvoir goûter un peu de repos et se restaurer.

Mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées quand Rieur qui était toujours le plus impatient, demanda à ses amis :

— Lequel de nous trois va aller voir si Amy Nabet

se trouve parmi les femmes que le Cheik a emmené avec lui ?

— Ce sera là une entreprise peu agréable à accomplir ! remarqua James Wells en portant à ses lèvres une cruche pleine d'eau. Ah ! Cette maudite soif ! Il me semble que je ne pourrai jamais l'éteindre !

— Prenez garde de ne pas trop boire, lui conseilla Ivan Ivanovitch. Une indigestion d'eau pourrait être fort dangereuse !

— Donc ? insista le capitaine. Qui va se charger de faire la petite enquête ?

— Moi, répondit le détective. C'est moi qui suis le mieux qualifié pour cela..

— Est-ce que vous allez y aller tout de suite !

— Accordez-moi un petit quart d'heure de repos, car je suis très fatigué...

— Vous avez raison, répondit Rieur, buvant un peu d'eau à son tour, puis allument une cigarette. J'espère bien que nous allons réussir cette fois-ci !

— Nous arriverons certainement à sauver Amy Nabot si elle est ici, affirma le détective avec son calme habituel.

Il s'en suivit quelques minutes de silence. Le crépuscule descendait rapidement et, à l'horizon, le ciel paraissait tout incendié de flammes.

Peu à peu, l'air se rafraîchissait. Il commençait à faire presque froid. Des myriades d'insectes voletaient autour de la tente et se posaient sur les chevaux, les faisant ruer d'irritation.

— Quel maudit climat ! murmura James Wells. Dans la journée, on crève de chaleur et, le soir venu, on gèle !

— Oui ! Ce sont là les petits inconvénients du désert ! répondit le capitaine. Voici une aventure qui n'é-

tait pas dans mon programme et probablement pas dans le vôtre non plus !

— Et tout cela pour une danseuse de café-concert ! s'exclama James Wells en riant.

Quand il se fut reposé un peu, Ivan Ivanovitch se leva et, après s'être assuré de ce que ses pistolets étaient bien chargés, il dit à ses compagnons :

— Messieurs ! Le moment de nous séparer est venu !

— Soyez prudent, n'est-ce pas ? lui dit Rieur en lui serrant la main :

— Ne craignez rien capitaine ! répondit le russe. Je connais bien les usages et les coutumes des arabes... Je saurai les faire parler sans me compromettre...

Il serra également la main de James Wells, puis il jeta un coup d'œil au dehors et murmura :

— Il me semble qu'ils dorment tous ! Au revoir ! En cas d'alarme, je tirerai trois coups de pistolet...

Et il s'éloigna d'un pas désinvolte, se dirigeant vers le centre de l'oasis.

James Wells et le capitaine Rieur le suivirent du regard pendant quelques instants, puis ils s'étendirent de nouveau sur la natte.

L'heure décisive allait bientôt sonner !

CHAPITRE CCLXXXVII.

L'APPUI D'EMILE ZOLA.

Le grand écrivain Emile Zola avait fini par dédier toute son activité à la cause d'Alfred Dreyfus. L'imminence du procès qui allait être entamé contre le colonel Esterhazy lui avait fait comprendre que le moment d'agir avec énergie était venu.

Ce jour-là, il avait reçu la visite de l'avocat Laborie, un des amis les plus dévoués de la famille Dreyfus, et il s'entretenait cordialement avec lui dans l'élégant salon de son appartement.

— Le destin se montre trop souvent injuste envers les hommes ! disait l'avocat en hochant la tête. Le sort du capitaine Dreyfus est digne de la sympathie de tous les honnêtes gens !

— C'est précisément pour cette raison que j'ai décidé de consacrer tous mes efforts à la défense de cette juste cause ! répondit l'illustre romancier en fixant sur l'homme de loi un regard plein de bonté.

— Le destin s'est également montré injuste envers vous, Monsieur Zola !

— Pendant un certain temps, oui... Ma vie a été un véritable roman... Moi aussi, j'ai beaucoup lutté et beaucoup souffert, mon cher maître.

— L'on m'a raconté que vous êtes resté orphelin quand vous étiez encore adolescent et que vous avez connu les souffrances de la misère ainsi que les plus cruelles privations...

— Cela est vrai ! J'ai passé des années entières sans autre consolation que ma confiance en moi-même et sans autre nourriture, pour ainsi dire, que du pain et quelques fruits ! Ah ! Il y a des moments où mon passé me semble avoir été un rêve ! Que de peine j'ai eue à atteindre le but que je m'étais assigné !

— Mais maintenant, vous devez déjà l'avoir dépassé, Monsieur Zola ! Il y a longtemps que votre nom est célèbre dans le monde entier.

— Peut-être... Mais la célébrité n'est qu'une autre chimère !... Croyez-moi, mon cher ami, quand on doit encore l'atteindre, elle apparaît radieuse comme l'aurore d'un beau jour..., et puis, en fin de compte, cela se réduit à presque rien... Le monde n'est fait que d'illusions et d'apparence !... La seule véritable joie pour un homme est de pouvoir se fier à ses propres forces et de s'en servir pour faire le bien chaque fois que l'occasion s'en présente...

— Et c'est exactement ce que vous faites ne ce qui concerne l'affaire Dreyfus...

Le romancier se passa une main sur le front.

— Oui, murmura-t-il. Je me suis beaucoup intéressé à l'affaire Dreyfus dès son début... J'ai toujours été convaincu de l'innocence de cet homme, même quand toute l'opinion publique était dressée contre lui...

— Le peuple s'est montré très injuste envers ce malheureux...

— Le peuple n'est jamais responsable de ses actes, mon cher mître !... Le peuple ne raisonne pas avec son propre cerveau, mais avec celui des hommes qui sont chargés de guider ses destinées...

— Cela est vrai ! murmura l'homme de loi en baisant la tête et en prenant une attitude pensive.

Zola réfléchit un moment, puis il demanda à l'avocat :

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu Madame Dreyfus ?

— Depuis huit jours...

— Espère-t-elle toujours obtenir la libération de son mari ?

— Oui... Mais elle souffre de terribles angoisse de crainte que son époux ne puisse résister jusqu'au terme de son calvaire, jusqu'au moment de sa réhabilitation... Elle a pu savoir que le malheureux mène une vie épouvantable là où on l'a envoyé et qu'il doit endurer de terribles privations en outre des rigueurs d'un climat vraiment infernal...

L'écrivain eut un geste d'indignation.

— Les infâmes ! gronda-t-il entre ses dents. Et c'est cela que l'on appelle la justice ! Au ministère de la Guerre et à l'Etat-Major, tout le monde sait que Dreyfus est innocent... On connaît les noms des vrais coupables, et, malgré tout, personne ne proteste !

— Au contraire ! Ils empêchent de parler ceux qui voudraient démasquer les traîtres !

— Mais moi, je parlerai ! s'exclama Emile Zola avec énergie. Vous pouvez le dire à Madame Dreyfus... Quand le moment opportun sera venu, ma voix soulèvera l'opinion publique du monde entier.. Les coupables auront à rendre compte de leur crime et le martyr obtiendra la juste réhabilitation qui lui est due...

Puis, s'interrompant pour prendre quelques documents qu'il montra à l'homme de loi, l'écrivain reprit :

— Voyez-vous ces papiers ? Ils contiennent l'accusation que je porte contre les responsables de cet infâme attentat envers la justice et l'humanité.